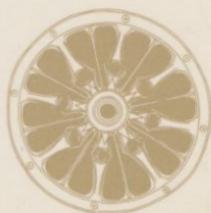


PIERRE SOLIÉ

La femme essentielle

Mythanalyse de la Grande-Mère
et de ses Fils-Amants



L'esprit jungien

Seghers

27

LA FEMME ESSENTIELLE

Mythanalyse de la Grande-Mère
et de ses Fils-Amants

La Femme essentielle

GILBERT BOUASSER, directeur de l'Institut de Psychologie à l'Université de Grenoble, directeur du Centre de Recherches sur l'Imaginaire.

JAMES HILLMAN, professeur de psychologie à l'université de Dallas et directeur de l'Institut de Recherches sur l'Imaginaire.

ELIE HILBERT, président de la Société française de psychologie analytique.

CEAQUE METTRA, écrivain.

DAVID MILLER, professeur d'histoire des religions à l'université de Californie.

HENRI RIESSER, anthropologue.

PIERRE SOLÉ, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux et psychanalyste jungien.

MARIE-JOÛE VON FRANZ, psychanalyste et ancienne collaboratrice de C.G. Jung.

527

80 R

84980

(1)

TOUT DROIT DE REPRODUCTION D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUTS PAYS
© EDITIONS SEGHERS, PARIS, 1982
ISBN : 2-262-01200-2
SEGHERS

LA FEMME ESSENTIELLE

Collection dirigée par
MICHEL CAZENAVE et JOELLE de GRAVELAINE

COMITE SCIENTIFIQUE

GILBERT DURAND, professeur d'anthropologie à l'université de Grenoble, directeur du Centre de Recherches sur l'Imaginaire.

JAMES HILMAN, professeur de psychologie à l'université de Dallas et ancien directeur des Etudes de l'Institut Jung.

ELIE HUMBERT, président de la Société française de psychologie analytique.

CLAUDE METTRA, écrivain.

DAVID MILLER, professeur d'Histoire des religions à l'université de Syracuse.

HUBERT REEVES, astrophysicien.

PIERRE SOLIÉ, docteur en médecine, ancien interne des Hôpitaux et psychanalyste jungien.

MARIE-LOUISE VON FRANZ, psychanalyste et ancienne collaboratrice de C.G. Jung.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

© EDITIONS SEGHERS, PARIS, 1980.

ISBN : 2-221-50130-6

PIERRE SOLIÉ

10
43

La Femme essentielle

Mythanalyse
de la
Grande-Mère
et de ses
Fils-Amants

Préface de PIERRE EMMANUEL

527

L'Esprit jungien

SEGHERS

DL-29-05-1980-14545

DU MEME AUTEUR

Médecine et Homme total, La Colombe, 1961 ; Planète, 1964.

Psychologie analytique et Médecine psychosomatique, Mont-Blanc, 1969.

Médecines initiatiques. Aux sources des psychothérapies, E P I, 1976.



Dédicace en forme de biographie.

*A mon père mort lors de mon baptême.
A ma mère morte lors de ma communion.*

A mes parents de « Corinthe ».

A ma protéiforme épouse

Un jour Tiamat

Un jour Isis

Tantôt Junon

Et tantôt Diane

Vénus. souvent

Sophia toujours.

A mes enfants qui m'ont fait père.

A mes analysants doubles et complémentaires.

Prologue en forme d'Ouroboros.

« Peut-être enfin va-t-il réintégrer
Cette demeure sienne de naissance
Dont il ne sait comme il en fut chassé
Peut-être même espère-t-il que tu
L'attends au seuil le jour des relevailles
Qu'il est le fils et l'époux à la fois
Le père ensoleillant de son sourire
L'enfant rieur qu'il se découvre dans tes bras
Toi-même en le voyant ne reconnais-tu pas
Celui dont tu rêvais en regardant ton père
Pris dans ces gestes pour toi seule si touchants
D'un étranger qui se reçoit dans sa demeure ? »¹.

1. Pierre Emmanuel, *Una ou la mort la vie*, Seuil, Paris, 1978.

PREFACE

Tout homme est symbolique, et c'est dans la mesure où il est un symbole qu'il est vivant.

LÉON BLOY.

Un livre initiatique

L'élaboration d'un savoir sur les mythes, à laquelle concourent par des méthodes ou des opérations intuitives diverses l'anthropologie, la psychanalyse et la poésie, permet d'atteindre, ou d'espérer atteindre, ce que la psychologie rationnelle classique ne peut que rarement et indirectement pressentir : la maîtrise de l'expérience du destin. Nous le savons aujourd'hui, nul n'est réductible à ses idées, à ses sentiments, à ses instincts, à ses pulsions mêmes, ni à l'ensemble de tous ces aspects de lui : il est tout autrement fondé qu'en ce moi qu'il prend pour son tout. Son être caché le conduit, et dit pour lui, sans qu'il en ait lui-même conscience, tous les pronoms personnels, à commencer par *je* et *moi*. Un être humain est un ensemble mythique de figures imaginaires douées d'individualité, qu'il s'agisse de celles de la Licorne, de l'Ange, de la Déesse, de la Sophia ou du dragon. Cet ensemble n'est pas en propre le sien ; quand il en projette telles scènes obscures, par exemple dans le rêve ou la création, c'est qu'en lui un fond universel est en acte, comme il

l'est sans doute dans l'homme depuis son origine psychique, et avant l'homme dans la formation de l'univers. L'expérience du destin, c'est, par la dramatisation imaginaire émergeant à la parole — sinon à la conscience que l'être a de soi — la saisie progressive d'une représentation globale, autour d'un ou de plusieurs « personnages » dont chacun, à chaque fois qu'il entre en scène, peut changer de masque, de sexe, voire de règne dans l'univers. A sa surprise grandissante, parfois à sa terreur, l'homme ainsi éclairé sur lui-même du dedans de sa propre nuit, est bien obligé de constater que son existence « réelle » n'est souvent, partiellement ou tout entière, qu'un décor ou un trompe-l'œil fait pour qu'apparaisse « irréelle » sa véritable réalité, son existence en tant que « héros » mythique. Tant qu'un vivant n'accède à l'intuition active de sa nature de « héros », tant qu'il ne peut *dominer en acteur* la scène mythique, indéfiniment répétée mais aussi renouvelée, qui constitue le vrai temps et le vrai lieu de son être, tels que les ont fixées ses déterminations originelles, on peut dire que, si savant qu'il soit en toutes choses de l'homme, sauf une, il ne sait rien et *se trompe* du tout au tout.

L'importance de la psychologie jungienne, sa supériorité, qu'on finira bien par reconnaître, sur les découvertes pourtant essentielles de Freud, c'est qu'elle a, d'emblée, refusé de prendre le raccourci rationnel qui mène à la sécurité d'un petit nombre de catégories, après avoir accepté de descendre au-dessous de la matière biographique du souvenir, c'est-à-dire de l'inconscient personnel. La fixation sur l'Œdipe rejette à d'inaccessibles régions infernales une figure aux hypostases autrement actives et redoutables, celle du Féminin. Non sans raison — c'est-à-dire sans aveuglement — à l'époque précisément où nous sommes, comme le dit avec un certain ton prophétique, dès le début de son livre, le docteur Pierre Solié. On s'apercevra vite, en le lisant, que l'expérience mythique, pour nécessaire qu'elle soit à l'avènement de l'être total, est d'une incarnation malaisée et suppose sinon un renoncement aux valeurs rationnelles, du moins à tout le système de rationalisation et de faux repères que la grande majorité tient pour le savoir. La vraie cause de l'insuccès de Jung dans le paysage intellectuel de la France tient au positivisme et au nihilisme qui, même à travers Freud, réduisent l'être à ses complexes, c'est-à-dire à de simples schémas « explicatifs », alors que ces « complexes » sont débordés de tous côtés par le dynamisme exubérant des *symboles* que l'être suscite depuis des

zones de plus en plus profondes pour parachever et dénouer son destin. Ce que Jung demandait à ses élèves et à ses patients, c'était bien justement de pâtir la situation mythique à la manière d'une ordalie, c'est-à-dire de se situer au plus près de la mesure et de la démesure, parce que c'est en elles que l'homme psychique est totalement sous l'emprise de la fatalité de certaines énergies. Ces énergies sont indéfinissables dans les catégories de l'esprit moderne ; on ne peut en avoir quelque idée que par la description — mais non toujours l'interprétation — que les ethnologues donnent des phénomènes humains, individuels ou collectifs, qui *semblent* avoir disparu dans l'univers ordonné par la raison instrumentale. Ou encore peut-on y participer en quelque sorte par la vertu de l'imaginaire, de cette intuition radicale qu'Henry Corbin nommait l'*imaginal*, et que l'anthropologie symbolique (renouant avec une tradition hermétique à laquelle la Renaissance doit quelques-unes de ses inventions spirituelles majeures), nous invite audacieusement à rétablir comme forme unifiante de l'expérience et de la pensée. Mais peut-être la meilleure révélation de ces énergies et de leur logique mythifiante est-elle dans certaines œuvres de poètes ou dans les rêves de certains patients. Quiconque n'admet pas leur expérience, au-delà du conflit ou de la névrose, comme celle d'une réalité qui fait signe à l'homme et lui signifie en elle-même ce qu'il est, celui-là s'écarte de l'ordalie salvatrice et laisse le champ libre à la fatalité, que seule l'ordalie, la descente aux enfers, peut transmuier progressivement et durement en destin.

La force du livre de Pierre Solié, c'est qu'il fut pour son auteur une telle ordalie, ou, si l'on veut, un parcours initiatique. Le fait qu'une telle œuvre, synthèse haletante d'un immense savoir, fut écrite en quelques semaines, de nuit, l'auteur ne s'accordant qu'un minimum de sommeil, en confirme le caractère orphique, dans lequel beaucoup d'esprits rationalistes ne manqueront pas de voir ce qui l'invalide, alors que ce caractère en marque à mes yeux la vérité. Le lecteur doit accepter de s'engager dans ce parcours avec tous ses obstacles, dont le moindre n'est pas l'éruddition quasi obsessionnelle de l'auteur. Cette obsession est évidemment le signe extérieur d'une quête mystico-magique que l'esprit du temps, saturé de néo-freudisme, ne peut concevoir, sauf pour la rejeter comme une superstition. Les plus déroutées, peut-être les plus scandalisées, par cette recherche souvent périlleuse de la figure de la Grande-Mère à travers celles de Tiamat, de Cybèle, d'Isis ou même de la Vierge Marie, pourraient bien

être les femmes, qui, depuis la revendication ultra-féministe (cette espèce de machisme féminin qui anéantit l'homme pour le devenir à son tour), sont moins averties que jamais du symbolisme qui les concerne, et qu'elles ont tendance à regarder comme un ensemble de formes culturelles inventées par des civilisations d'hommes, alors qu'il s'agit de la compréhension la plus originale et la plus permanente que l'être humain en général se soit créée de son propre féminin, de l'*anima* (au sens jungien) en lui.

Une difficulté supplémentaire de ce livre — mais c'est aussi, inversement, un élément convaincant de sa force dès que le lecteur s'en est laissé saisir et a trouvé, par un apprentissage intérieur à sa lecture, le rythme juste de son cheminement dans celle-ci — est que l'auteur, devant nous, est en train d'opérer sur lui-même. Il ne nous propose pas les clés d'une thérapie : il nous enfonce avec lui dans le labyrinthe de ses fantasmes, où nous devons rester tout le temps d'un office des ténèbres, comme les patients du temple d'Épidaure dans son dédale souterrain. Pierre Solié, semble-t-il, n'a jamais pensé que l'on pouvait, à la profondeur où il se sonde et nous sonde, penser autrement que dans les images mêmes qu'employaient les anciennes religions à mystères, y compris l'image de la prostitution sacrée. Voilà, dira-t-on, qui est très loin de la mentalité contemporaine, et même de celle de notre civilisation judéo-chrétienne en général. Certes, on peut regretter que la connaissance qu'a Pierre Solié du christianisme, justement parce qu'il l'a connu trop jeune, sous sa forme la plus fixiste, dogmatiquement illisible et moralement sclérosée, soit bien moindre, moins intime, intellectuellement bien plus éloignée — jusqu'à l'hostilité parfois sensible de sa part — que la mythologie babylonienne ou égyptienne, pour ne pas parler de la grecque dont tout son langage est comme sous-tendu. Mais il n'en est pas moins évident que l'inconscient du xx^e siècle n'en a pas fini des symboles formidables que Pierre Solié fait s'animer sous nos regards : à le lire, ce n'est plus hors de nous, c'est en nous-mêmes que nous les sentons qui opèrent. Tous ceux qui, tel Pierre Solié, sont d'origine terrienne et ont vécu en milieu rural, peuvent attester que cette magie y existe encore ; davantage, ceux qui, attirés tôt vers le féminin par une compulsion irrésistible, ont dû apprendre, dans leur âme et dans leurs corps, ce que veut dire l'*anima*, se reconnaissent dans la grande synthèse qui se dégage progressivement de ce livre un et complexe : livre d'Isis en quête d'Osiris, car c'est la Grande-Mère qui mène ici

le jeu et en impose les lois. Ici *quelque chose se passe*, à la limite du supportable, puisque, si l'on y est attentif, on y sent vaciller tout l'ordre sur lequel se règle l'existence, au bord d'un abîme de forces que l'on croyait définitivement scellées. Les Euménides redeviennent les Erinyes, les Bacchantes sont de nouveau dévoratrices, et Atys se mutile encore, inspiré par la fureur de Cybèle. Ce serait à rejeter ce livre parmi les exemples d'aberration de l'esprit qui aujourd'hui pullulent, s'il ne fonctionnait, à l'évidence, très exactement au centre de nous. Ce qui s'y passe, se passe en nous-mêmes. Ou au moins en certains parmi nous.

La tragédie du fils-amant est aussi importante que la tragédie d'Œdipe ; beaucoup d'êtres à qui celle-ci est étrangère, et qui s'efforcent en vain de se déchiffrer par elle, comme la mode de Freud le prescrit, se déchiffreraient sans doute, voire se résoudraient, s'ils apprenaient à lire en eux celle-là. La relation de ces hommes avec eux-mêmes et avec les femmes, la relation à ces hommes de certaines femmes qui les éveillent et qu'ils éveillent à certains types de compulsion, la construction particulière de l'existence, la trame répétitive des actes symboliques chez ceux que Pierre Solié appelle les Fils-Amants, sont remarquablement éclairées par l'analyse du destin — ou plutôt des *œuvres-destins* — de Saint-Exupéry et de Mermoz. Pierre Solié a raison de voir dans la nature poétique profonde une victime facile — parce que sacrificielle — de sa propre *anima*. Mais, victime, elle ne se fait telle qu'en vue de passer la mort, celle-ci étant le seuil d'une résurrection, d'une transfiguration. Dans l'expérience mythique menée à son terme, qui peut être, même dans « l'échec à la mesure de l'existence »¹, l'accomplissement suprême du destin, il y a corrélation parfaite entre la descente et l'ascension, entre la Diane infernale et la Sophia céleste. Et la vraie dimension de la quête, ce n'est pas le retour à une santé sans souffrance qui la donne, mais la conquête douloureuse de la Sagesse, parce que cette douleur *fait Sens*.

Je pourrais arrêter ici cette préface, et refermer ce livre, provisoirement, sur l'impression qu'il est, en plein xx^e siècle, l'équivalent d'un rituel primitif d'initiation. Sur ce plan, la personnalité de Pierre Solié, pour ceux qui le connaissent, ne laisse aucun doute quant à l'existence chez lui de pouvoirs qu'il exerce sur ceux qui les éveillent en lui. C'est donc un médiateur né de

1. Marcel Légault.

l'invisible, très précisément de l'invisible psychique, lequel en vérité se fait voir, se symbolise dans les fantasmes et leurs conflits. Un autre invisible, spirituel, qui est, lui, le non-vu absolu, reste apparemment en dehors de la formulation mythique de Pierre Solié, sinon de son expérience propre. Différence, que je sens ici très fortement — différence et sans doute frontière — entre la magie propre au psychique, magie détentrice et dispensatrice de pouvoirs, et l'ascèse spirituelle qui renonce à ces mêmes pouvoirs au nom de *Nada* qui n'évoque plus aucune figure, parce que toute figure y a été calcinée. Je ne puis me défendre de l'idée qu'il reste encore une étape à franchir pour la pensée de Pierre Solié, et que c'est elle qui, dans l'histoire d'Israël, dressa les prophètes contre Isis et Astarté ; elle qui, dans le christianisme, fit de Marie une image sophianique, l'âme du monde. C'est elle aussi qui révèle à l'homme ce Père qui ne peut être connu qu'à travers le Fils. Il y a encore dans le livre beaucoup de cette férocité du féminin de la Grande Déesse qui rugit dans un autre ouvrage remarquable, *Psychanalyse des rites* de J.-J. Walter. La rédemption n'est pas encore achevée, l'*anima* reste toujours infernale. Je serais tenté de dire que, s'il en est ainsi dans cette œuvre, c'est qu'il en est ainsi, concrètement et dangereusement, dans l'époque où nous vivons. Celle-ci nous hante, son apocalypse est en notre fond même. Pierre Solié le montre au détour de mainte analyse, et sans doute cette hantise a-t-elle un aspect gnostique chez lui. Peut-on résumer l'angoisse existentielle de ce temps à la question de l'*anima*, captive et tyran du mâle moderne qui n'en a plus d'image prégnante, de véritable Idée, et qui, de ce fait, est devenu incapable de se comprendre en elle, de s'y *concevoir* ?

PIERRE EMMANUEL.

INTRODUCTION AUX MYTHES DE LA GRANDE DEESSE

Déesse Mère, Déesse Terre, Magna Mater, Genitrix, Déesse souveraine, Déesse des Montagnes, des Animaux et des Bêtes sauvages... C'est ainsi qu'apparaît la première de toutes les grandes divinités. Son culte est universel. Longtemps il sera le seul. On le retrouve d'un bout à l'autre de la planète, qu'il soit né en un lieu particulier d'où il aurait rayonné ou que ce culte rendu à la femme maîtresse de la fécondité, de la vie et de la mort, ait partout présenté le même visage, inspiré la même ferveur et la même terreur, donné naissance aux mêmes rites.

Avant la grande déesse phrygienne, Cybèle, dont le culte a sans doute été le plus solidement implanté avec ceux de Déméter et Isis, on trouve déjà au paléolithique supérieur des statuettes féminines obèses (stéatopyges et callypyges) nues, souvent gravides de façon visible, réduites aux organes sexuels ; mais aussi des « Vénus » sculptées sur ossements de mammoth ou dans la pierre ou dans l'ivoire. D'aucunes sont stylisées, d'autres sont plus grossières. Le visage est à peine esquissé, lisse mais les seins sont toujours visibles et le triangle pubien coloré en rouge rappelle le premier des mystères : le sang. Ces statuettes semblent avoir joué un rôle magique et religieux de première importance. E.O. James écrit dans l'avant-propos de son ouvrage : *Le Culte de la Déesse-Mère*¹ : « La prééminence et la primauté de la déesse étaient telles que ce culte aurait mérité, si on veut l'apprécier à sa juste valeur, des investigations plus détaillées

1. Ed. Payot.

que celles qui lui ont été consacrées, au sujet du rôle qu'il a joué à travers les âges et particulièrement dans le Proche-Orient. Il est clair que ce culte constituait un élément essentiel et très profondément enraciné dans l'histoire longue et complexe se rapportant à un ensemble de croyances et de pratiques qui gravitaient autour du mystérieux processus de la fécondité, de la naissance et de la procréation. »

Et il ajoute : « Que la Déesse-Mère ait été ou non la manifestation la plus ancienne du concept de la divinité, ses symboles furent, sans aucun doute, le trait le plus marquant des documents archéologiques livrés par le monde ancien, depuis la Vénus sculptée de l'art gravé du paléolithique supérieur et les représentations stylisées des grottes ornées, jusqu'aux emblèmes et aux inscriptions qui relèvent de ce culte lorsqu'il fut établi dans le Croissant fertile, en Asie occidentale, dans la Vallée de l'Indus, en Egéide et en Crète, entre le v^e et le III^e millénaire avant l'ère chrétienne. » James conclut : « De plus, il devient maintenant de plus en plus évident que, dans sa dispersion, à partir de son lieu d'origine des steppes de la Russie méridionale et de l'Asie occidentale, ce culte était destiné à avoir une influence étendue et à jouer un rôle très important dans le développement des religions du Proche-Orient ancien depuis l'Inde jusqu'au bassin méditerranéen, des temps néolithiques jusqu'à l'ère chrétienne. »

Mais on trouve aussi sa trace en Amérique du Sud, au Japon, en Chine aussi bien que chez les Celtes ou les Nordiques.

Il faut se rendre à l'évidence : au commencement était — est toujours — la Mère. Mère de la race, celle qui détient le fabuleux pouvoir de mettre au monde des êtres humains, de perpétuer l'espèce. On admet couramment aujourd'hui que l'homme a tardé à connaître son rôle dans la procréation. Certaines populations aborigènes d'Australie persistent à nier, et avec véhémence, sa participation à l'acte reproducteur.

Ainsi, le mystère de la vie, entièrement dépendant de la femme demeurerait aux yeux des hommes fascinant et angoissant. Ils ne pouvaient qu'envier la puissance de leur compagne. Et la craindre. Plus tard, ils comprirent que pour asseoir leur identité, il fallait, tel Marduk détruisant Tiamat, éradiquer la Grande-Déesse. La peur avait été si dévastatrice que le combat fut sans merci. La misogynie trouve là sa principale source. Et il a fallu à la Déesse plusieurs millénaires pour reconquérir, progressive-

ment, et de façon occulte, un peu de son pouvoir, abandonnant à l'homme la plus belle place au soleil... se contentant du royaume de l'ombre.

La découverte par l'homme de son pouvoir fécondant a très certainement constitué, après celle de l'agriculture, la principale révolution humaine vers un changement décisif des structures politiques et religieuses de la société ainsi que le premier bouleversement radical des rapports entre l'homme et la femme.

Dans *Totem et Tabou*, Freud citant Frazer, en a l'intuition : « La source dernière du totémisme consisterait donc dans l'ignorance où se trouvent les primitifs quant à la manière dont hommes et animaux procréent et perpétuent leur espèce et surtout dans l'ignorance du rôle que le mâle joue dans la fécondation. Cette ignorance a pu être favorisée par la longueur de l'intervalle qui sépare l'acte de fécondation de la naissance. *Le totémisme serait ainsi une création de l'esprit féminin et non masculin* ¹. »

Féconde, la femme divinisée n'allait pas tarder à être évoquée dans tous les rites de fertilité. Elle devenait non seulement maîtresse de la vie humaine mais aussi du sol, de la terre et même des animaux. Il y eut bientôt identification entre la déesse et l'animal, afin de conserver sa fécondité ou la transmettre. D'où certainement la présence-assimilation d'animaux accompagnant la déesse chasserresse, Diane/Artémis par exemple, après avoir été l'animal lui-même : ours, jument, cerf, cheval, sanglier, lion, etc. On retrouve cette fusion entre la déesse et l'animal dans toute la mythologie celte, notamment.

En Crète, Cybèle-Rhéa sera représentée sous l'aspect imposant de la Montagne Mère, de la Terre Mère, de la maîtresse des arbres et des bêtes sauvages. Son char sera tiré par des lions. Guerrière et chasserresse, barbare, jamais la Déesse n'apparaîtra sous les traits d'un personnage « émasculé » et fragile. La Déesse suprême ne peut endosser la défroque freudienne de l'homme castré ou mutilé, elle la toute-puissante, investie des pouvoirs de vie et de mort ! Toujours, dira Solié, la Grande-Mère arbore son *Phallus*, son *Animus*. C'est ce qu'il décrira comme *syzygie primitive*, fusion des principes mâle et femelle procréateurs en la Mère primitive.

Même l'ancienne déesse Neit, sous la XVIII^e dynastie égyptienne, plus tard assimilée à Isis, avait pour attributs un bouclier

1. Souligné par moi.

et des flèches. Elle était associée à la chasse et à la guerre avant de personnifier l'Eau précosmique et le Ciel. Avant de devenir l'Isis dont Apulée dira : « Elle est la mère de la nature, la reine des morts, la première née des temps cosmiques, la plus puissante des divinités », il faudra la dépouiller de ses aspects les plus redoutables.

Au cours du néolithique, la Déesse-Mère ou Genitrix se transforme en Grande-Déesse. Selon Jean Przyluski¹ : « Si les troupeaux, les esclaves et les peuples soumis deviennent plus nombreux, c'est parce que la déesse est puissante. C'est sa force qui enchaîne les captifs, dompte les animaux, expulse des terres en friche les démons hostiles. La Déesse préside à la guerre et à la chasse, à la culture et à la domestication des animaux. Les dynasties lui empruntent leur puissance [...]. Cette souveraineté de la déesse et de la dynastie qui la représente devient alors un mythe cosmique [...]. La royauté universelle est l'aspect juridique du mythe cosmique de la Grande-Déesse. »

Elle préside aux rites de la naissance mais elle prend aussi soin des morts, ensevelis en son sein et elle se charge de leur revivification, de leur résurrection. Elle est au cœur du Grand Mystère, celui qui passe par le sang, la régénération, la mort et qui sera notamment enseigné à Eleusis où règnera Déméter.

Dans les niveaux du néolithique les plus anciens de Crète, berceau virtuel du culte, on trouve tous les types de déesses mères associées à Cnossos et à son labyrinthe (giron maternel qu'il faut pénétrer et rejoindre mais dont il faut ensuite sortir), au Minotaure (image proche de Tiamat et dont le héros Thésée se rendra vainqueur avant de fonder une cité, Athènes).

Accroupies ou assises, on les reconnaîtra, inchangées, dans les Vierges noires, « annexées » par l'Eglise chrétienne mais conservant leur caractère et leurs attributs spécifiques, proches de la source et de l'arbre, vestige du plus ancien mythe du monde, celui de la fertilité.

Ce mythe, au fil des millénaires, évoluera cependant. Si dans les premiers temps la déesse apparaît solitaire et toute puissante, n'ayant besoin de l'aide de personne² glorieusement Vierge et Mère, on va la voir, dès le néolithique, épouser un jeune

1. *La Grande Déesse*, éd. Payot.

2. Dans le « mythe » bachofénien, au premier stade « hétérique », le père se nomme encore « Personne ».

dieu mâle, son fils, le dieu-grain de l'agriculture. C'est le moment où l'homme, développant ses troupeaux, exploitant le pouvoir nourricier de la terre, prend conscience de son propre rôle fécondateur. « A la fécondité unisexuée [parthénogénétique, dira Solié] des origines succède la fécondation bisexuée », écrit encore Jean Przulski. « La transmission de la vie exige la coopération des deux sexes. Cette explication ne tend à rien moins qu'à bouleverser le droit et la religion. »

Mais avant d'en arriver au patriarcat, nul doute que la Mère et l'organisation gynécocratique établie par elle ne se soient défendues pendant longtemps encore. Et si le mythe se transforme, la réalité, elle aussi, se modifie.

La déesse Vierge, c'est-à-dire célibataire, imitant la nature et présidant à ses fonctions agricoles, meurt à l'équinoxe d'automne pour renaître à l'équinoxe de printemps, sous l'apparence d'une déesse plus jeune. Ainsi Koré/Perséphone/Proserpine, fille de Déméter/Cérès. Bientôt la Grande-Déesse aura un partenaire mâle, un jeune dieu de la végétation, un « homme-fleur », un « petit-dieu », un « fils-amant ». Le principe mâle ne s'imposera vraiment qu'après l'implantation définitive de l'agriculture et de l'élevage. Il est d'abord fils, serviteur et amant de la Déesse, celle-ci demeurant longtemps liée au renouveau de la nature. L'enfant-dieu-grain-ressuscité de la déesse est parfois fille (Koré), le plus souvent garçon mais c'est de son retour, de sa remontée du royaume des morts, que dépend « l'élan nouveau qui fait jaillir de la terre desséchée le flux vital ». Le dieu fils-amant, dès lors, va prendre son essor et devenir le principe « actif » fécondant (mâle) du principe « passif » (femelle).

Ailleurs, aux Indes notamment, la déesse prendra un caractère androgyne qu'on lui verra aussi en Grèce (Cybèle barbue dotée d'un pénis et de seins multiples, entre autres). Aux Indes, l'aspect androgyne dominera avec Rudra-Shiva (Sathi dans son aspect masculin et Uma, la lumière, dans son principe féminin). Parvati, Déesse Montagne, Kali ou Makahali la Noire, comme Uma, sont à la fois terribles, bienfaitantes et sinistres. Rudra-Shiva resurgira ultérieurement à travers des déesses telles que Devi et Durga.

Uma avait trois têtes — comme la triple Hécate — et vingt bras ; elle prend les fonctions de Rudra-Shiva, déesse de vie et de mort.

Sri ou Lakshmi, pareille à Déméter, est épouse de Vishnou mais aussi reflet de l'époux ; elles sont toutes précédées par Pri-

thivi et Additi, la déesse aux pis gonflés, nettement apparentée à la Mère des origines. Lakshmi, épouse de Vishnou, née de son front ou dans le lait agité (baratté) de l'océan cosmique ou bien encore d'un lotus (autre image de l'arbre sacré), ne réconcilie-t-elle pas de la façon la plus harmonieuse le masculin et le féminin ?

« Il est la compréhension, elle est la parole ;
 Il est l'esprit organisateur, elle est la prudence ;
 Il est l'entendement, elle est l'intelligence ;
 Il est la droiture, elle est le dévouement... »

Avant de prendre un caractère androgyne, puis de céder le pas au dieu mâle, la déesse connaît de multiples avatars. Notre histoire — et surtout notre préhistoire — ne s'est pas faite en un jour, ni en un mythe.

A l'époque où elle doit commencer à lutter contre l'apparition des dieux mâles, où elle commence à perdre sa nature de déesse solaire pour se transformer en déesse lunaire (Artémis sera ainsi « doublée » par son frère Apollon et c'est lui qui s'arrogera le rôle solaire) apparaissent dans les mythes et légendes, des héros qui lutteront contre la Déesse-Mère. Ses serviteurs-amants se transforment alors en pourfendeurs victorieux de la Mère souterraine ou chtonienne (réprimée ou refoulée dans les enfers, « démonisée », dirait Solié). Ce sera Gilgamesh refusant Ishtar la Prostituée sacrée, la Grande Courtisane (transformant, telle Circé, ses amants en animaux) qui perdra son pouvoir pour devenir l'Infidèle. Elle aussi cherchera son fils-amant Tammuz aux enfers (la version sumérienne du mythe, Inanna-Doumouzi, est identique à celle, sémite-akkadienne, d'Ishtar-Tammuz). On garde aussi le souvenir de la lutte menée à Babylone par Marduk contre Tiamat, déesse des origines, qui prend l'aspect monstrueux de déesse du Chaos.

Certains auteurs assimilent le rôle du héros contre un monstre reptilien (Zeus contre Typhon, Hercule contre l'Hydre, Persée contre la Gorgone) au combat de Marduk contre Tiamat, de Gilgamesh contre Humbaba.

Le Père — avec la récente complicité de Sigmund Freud — ayant eu à lutter dans l'angoisse et la peur, contre ce grand monstre tout-puissant pour réussir à imposer sa Loi, la Grande-Déesse pendant longtemps, a été occultée, reléguée au rang de Gorgone terrifiante, de Ménade barbare et impudique, effacée, oubliée, refoulée dans la poussière des livres d'Histoire... et dans

l'inconscient des uns et des autres. Et malheur à celui qui, en son désir incestueux de retour à la Mère, entre en contact avec l'Utérus-lubrique, « ubrique », dirait encore Solié, de Tiamat ou Kali et réveille le désir insatiable, dévorant, de cette sorcière au « vagin denté », avide d'une éternité de jouissance : la Femme !

Les oscillations de l'Histoire semblent nous mener, selon Bachofen, de l'Aphrodite Barbare, ou même plus certainement de la Tiamat primordiale, au Patriarcat imposé par Zeus-Apollon en passant par la sage Déméter, déesse charnière, déjà civilisatrice, qui s'unira à Zeus. Ainsi, selon James « les diverses unions de Zeus avec la Terre et les déesses du blé, Héra, Dioné, Déméter, Sémélé, Koré, nous donnent à penser qu'à la base de ces traditions se trouvaient la conception très répandue d'un mariage entre le ciel et la terre dans lequel Zeus jouait le rôle de Ciel-Père ». Mais on peut aussi penser que Zeus, dieu grec tardif, n'a pas pu se débarrasser aussi rapidement des déesses archaïques sauvages encore dominantes. Certaines filles de Zeus, telle Athéna, déesse du foyer à l'origine, acquièrent — ou conservent — un caractère martial, hérité de Britomartis ou des déesses du Moyen-Orient. Les Grandes-Déesses ont la vie dure. Liées à la vie civique, à la famille, à l'artisanat, aux arts (et donc à la civilisation), elles continueront à aider les héros (leurs fils-amants préférés, les héros lunaires, dira Solié, s'opposant aux héros solaires).

Elles ne renoncent pas volontiers à leur nature guerrière. Et derrière Artémis se profile longtemps Anat, « déesse de l'amour et du carnage ».

Avant de devenir sœur d'Apollon, Artémis est d'abord chasse-resse dansante, errante dans les montagnes, Dame des Fauves autant que fille de Zeus. Cybèle, à laquelle Artémis est associée, vient de la Phrygie encore barbare et son culte sera longtemps marqué par des orgies et des danses extatiques ainsi que des mutilations. Ses prêtres étaient tous asiatiques et aucun romain ne fut jamais autorisé à prendre part à ce culte, tant il paraissait sauvage... O folles Ménades, O Bacchantes déchaînées... Le pythagoricien Phyntys ne décrètera-t-il pas le culte de la déesse condamnable « et incompatible avec la modestie féminine » ? Il est de fait que la Grande-Déesse ne se soucie pas de cette modestie là. Les rites débridés auxquels prenaient part ses prêtres font frémir les Grecs raffinés. Les prêtres de Cybèle, afin de se faire pareils à elle, s'émasculaient — parfois ils étaient homosexuels, impuissants, eunuques ou hermaphrodites — et

jetaient dans les maisons ouvertes leurs testicules ensanglantés ; ou bien encore ils en faisaient des colliers dont ils entouraient le cou de la déesse. Astarté de Hiéropolis, elle aussi, avait ses prêtres mutilés ou émasculés, qui revêtaient des robes et des parures féminines afin de s'identifier à elle. On prétend parfois que l'homosexualité masculine a pour origine cette identification.

Mais si ces déesses mêmes, Fortuna Barbata, Vénus Hermaphrodite, Cybèle phrygienne, Aphrodite de Byblos, Astarté syrienne sont androgynes, on peut évidemment trouver plus logique que ses prêtres soient des eunuques.

Jean Przyluski propose une théorie originale à propos des Amazones qui auraient été les premières prêtresses d'Artémis à Ephèse et qui sont le pendant féminin des Galles ou prêtres androgynes des Scythes.

« Suivant une tradition légendaire ou réelle, l'ablation d'un sein était l'un des traits distinctifs des Amazones. En étudiant la manière dont la légende amazonienne s'est mêlée aux mythes de la Mère des Dieux, H. Graillot avait déjà fait observer que certaines mutilations féminines pouvaient correspondre, dans le culte phrygien, à l'éviration des Galles : il voyait là le souvenir d'anciens sacrifices humains progressivement atténués et rachetés par des mutilations partielles. Cette interprétation ne nous semble pas suffisante. S'il s'agissait de racheter le corps, pourquoi sacrifier un seul sein à l'exclusion de tout autre organe ? (...) Par l'ablation d'un sein on supprimerait d'un côté le caractère distinctif du sexe féminin et l'on réaliserait ainsi schématiquement l'image d'un être mi-masculin, mi-féminin. » H. Graillot précise que « certaines hiérodules (ou prostituées sacrées) en se consacrant à la déesse, se coupaient un sein ou les deux seins ». Et Przyluski conclut : « Ces prêtresses, les Amazones, ressemblaient à la Grande-Déesse en qui se fondaient les deux sexes et qui présidait à la chasse et à la guerre. L'imitation de la Déesse a pu donner naissance chez les hommes aux types du Galle et de l'Enarée, chez les femmes, au type de l'Amazone. » Cette explication est séduisante. Mais on peut ajouter à l'hypothèse. La déesse, pour ne pas disparaître complètement, n'aurait-elle pas tenté d'acquérir des caractères masculins ou sacrifié quelques-uns de ses caractères féminins ?

Pierre-Jean Jouve dira dans *Noces* :

« Cette femme était donc un homme, plus une femme. »

Cette Déesse-Mère est-elle une « sur-femme », une femme phallique et castratrice, androgyne ? Pierre Solié, en cette « My-

« l'analyse de la Grande-Mère » nous proposera son interprétation, et pour la première fois, il donnera à celle-ci sa vraie place au cœur de notre inconscient archétypique.

Si l'on s'en tient au rôle historique du mythe, je suis tentée de croire que l'aspect typiquement androgyne et hermaphrodite est un apport tardif. A l'origine il y a, à Babylone par exemple, la « mère dévorante », Tiamat, le Chaos, accompagnée de son parèdre, Apsou, son Animus. La virilisation de la déesse, puis son androgynat qui aboutira à une différenciation de la déesse et de son fils-amant, notamment dans sa version Fils-Animus (Solié), puis à sa propre disparition au profit du dieu mâle (androcratique), me semblent traduire l'évolution même de la civilisation et le passage du matriarcat — ou de la gynécocratie — au patriarcat. Initialement la déesse ne peut être que principe de fertilité, de vie et de mort, d'essence féminine maternelle.

Son rôle auprès du jeune dieu, son fils-amant, la confirme dans sa fonction de mère. Certes, elle le tue ou l'émascule ; il doit être sacrifié (sacrificare : faire du sacré) même si elle le pleure mais c'est pour le conduire aux noces mystiques, au *hiéros-gamos* avec elle, à l'inceste transgressé dans la Loi, par la Loi, dira Solié tout au long de ces pages.

Le mythe joue à plusieurs niveaux. Si l'on perçoit la déesse exclusivement comme un principe de mort, il est logique que les hommes (ceux du Moyen-Orient aussi bien que les Crétois ou les Grecs) l'aient perçue comme terrifiante, phallique, dévoratrice, cannibalique, castratrice, ramenant le jeune dieu à l'état végétatif, voire végétal (cf. l'interprétation qu'en propose J.-J. Walter dans *Psychanalyse des rites*¹). L'association avec le sang et la castration perdue dans l'inconscient contemporain. Elle confirme les travaux de Rheingold, Leuba, Lederer (*Gynophobia ou la peur des femmes*²) sur la mère castratrice. Rheingold affirmera : « Dans la théorie classique, le garçon craint que son père ne le châtre pour le punir de s'intéresser sexuellement à sa mère. Je n'ai trouvé aucune preuve qui confirme cette théorie dans ma propre expérience clinique. Je n'ai rencontré que des garçons qui avaient peur de leur mère... [...] Tout au long de sa vie, l'homme craint d'être châtré par une femme et non par un homme. » Et Leuba d'ajouter à son tour : « En thérapie, on

1. Ed. Denoël-Gonthier.

2. Ed. Payot.

s'aperçoit que l'impuissance due à la crainte du père disparaît rapidement à l'encontre de celle due à la mère qui est beaucoup plus tenace. » Et Lederer de surenchérir : « L'hostilité entre un père et son fils est "bonne" parce qu'ils se battent sur un terrain d'égalité, alors que le combat entre un homme et sa mère est inégal, surtout si cette femme est sa mère. »

Nombreuses sont les mères castratrices qui détruisent la personnalité de leur enfant et l'on voit alors ce merveilleux refuge, îlot de sécurité, paradis de la symbiose d'avant la seconde naissance, la Mère, devenir l'Ennemie, le Monstre, la Mort.

Pourtant, la Déesse s'enrichit d'une dimension autre que celle de meurtrière du Dieu-Fils. En effet, tous ces jeunes dieux tués par leur mère-amante ressuscitent. Et pas seulement en tant que dieux associés de la végétation mais aussi en tant que Sauveur (Sôter), ou en tant que Héros. On contestera l'hypothèse formulée par Freud dans *Totem et Tabou* : « L'introduction de l'agriculture a accru l'importance du fils dans la famille patriarcale ; il s'aventure dans de nouvelles démonstrations de sa libido incestueuse qui trouvait une satisfaction symbolique dans la culture de sa mère, la Terre. Des figures divines telles que Attis, Adonis et Tammuz émergent, esprits de la végétation et en même temps jeunes divinités jouissant des faveurs de la déesse mère, commettant l'inceste avec leur mère et défiant le père. Mais le sens de la culpabilité — qui n'était pas allégué par ces créations — ont trouvé leur expression dans des mythes qui n'assuraient au jeune favori de la déesse mère qu'une vie brève et décrétaient leur châtement sous forme de l'émascation ou par la colère du père ayant pris la forme d'un animal. Adonis fut tué par un sanglier, l'animal sacré d'Aphrodite. Attis, aimé de Cybèle, est mort pas castration. Ces dieux pleurés et les réjouissances marquant leur résurrection sont passés dans le rituel d'un autre dieu fils destiné à un plus durable succès. » Freud feint de croire à l'assimilation du sanglier au père ou même à la castration par le père. Il n'y a pas de père dans la relation Déesse-Mère et Fils-Amant. Nous l'avons vu déjà, l'animal, le fauve, le sanglier n'est qu'un aspect de la Déesse. C'est Aphrodite elle-même qui a tout d'abord pris la forme de l'animal. C'est la mère, et elle seule, qui tue. De même dans le cas d'Attis changé en pin, arbre sacré lui aussi. Dans l'une des versions consacrées à la mort d'Attis, « Attis, comme Adonis, avaient sacrifié eux-mêmes leur virilité à Agdistis (ou Agdistis), le monstre hermaphrodite (version sauvage de Cybèle). De ce dieu castré sortit

un amandier, selon une autre version, et c'est en mangeant ses fruits que la vierge Nana (version rajeunie de Cybèle) conçut Attis ». Quand plus tard Agditis (femelle) s'éprit de lui, et pour l'empêcher d'épouser la fille du roi de Pessinonte, Ia, elle le frappa de folie et le contraignit à sacrifier sa virilité sous un pin. Il expira et Cybèle emporta le cadavre d'Attis et pleura sa mort avec Agditis.

Pas davantage ici d'évidente castration par le père mais à l'inverse, castration provoquée par l'« amour possessif, cannibalique, de la mère dévorante primitive hermaphrodite (Agditis). Solié nous montrera en ce mythe l'évolution parallèle des principes mâle et femelle sauvages vers la masculinité et la féminité civilisées. Cette évolution exige des sacrifices, toujours initiatiques. Initier, ne l'oublions pas, signifie : donner la mort.

Il nous montrera comment le mâle atténuera sa virilité sauvage en y mêlant de la féminité — son *Anima* — et comment la femelle atténuera sa dévoration en y mêlant de la masculinité — son *Animus*. C'est ce qu'il décrira comme *chiasma* ou *crossing-over*.

Quoi qu'il en soit, ce sacrifice du fils le conduit à un état de conscience auquel il n'accéderait pas s'il demeurait dans les « jupons de sa Grande-Mère » ou s'il demeurait obsédé par sa virilité triomphante.

Lederer, à mon sens, commet lui aussi une erreur d'interprétation lorsqu'il dit : « La Grande-Déesse choisit celui qu'elle a porté dans ses propres entrailles parce qu'elle veut être sa propre maîtresse ; avec lui, elle crée ce qu'auparavant elle avait créé seule ; une fois qu'elle a couché avec lui, elle ne peut plus créer sans lui ; elle a cessé d'être un être complet. Dans ce sens la première créature humaine, étant androgyne, ne s'est pas scindée en deux parties : le père et la mère ou comme dans le mythe platonicien en deux amants, cherchant désespérément à se rejoindre ; le premier androgyne se sépare en deux parties, mère et fils, ce sont eux qui se cherchent à tout jamais pour ne plus se quitter. » Mais si la Grande-Mère émascule son fils et le « tue », n'est-ce pas, précisément, pour lui permettre de rompre cet état fusionnel et par-là, de se différencier d'elle ? S'il existe réellement une relation symbiotique ineffable entre la mère et le fils, que peut d'autre la Mère sinon tout mettre en œuvre pour que ce fils se détache d'elle, devienne un homme ; coupant pour lui le cordon ombilical qui les relie, dût-elle en pleurer et souffrir mille morts. En effet, il ne lui reste qu'un recours : le « tuer »

pour le contraindre à se détourner d'elle (séparation, castration) et l'aider ensuite à renaître à un autre état de conscience. C'est cette deuxième phase que Solié décrira comme *Mère symbolique* et *imaginale* en l'opposant à la *Mère pulsionnelle* et *imaginaire* primitives.

C'est aussi ce qu'il appelle l'Utérus de renaissance d'Isis, celle dont Apulée faisait la rédemptrice de l'humanité. Même Lilith dont on a voulu faire un démon, une créature redoutable dont il fallait se protéger par des amulettes, est appelée dans le Zohar la Grande Servante de Yahvé, celle qui est née pour tuer les enfants dont l'âme serait perdue, afin de leur assurer la rédemption et de leur épargner de nouvelles et douloureuses incarnations.

La Déesse-Mère, la Mère, la Femme, n'est-elle pas avant tout pour l'homme, médiatrice et initiatrice ?

Martin Grotjahn's dira : « C'est un fait observable que les filles tendent toujours à être des mères tandis que les garçons ont tendance à rester des fils. » Et c'est pourquoi tout se joue — le pire et le meilleur — à travers ce lien essentiel, fondamental, de la mère et du fils, qui réinscrit dans le même sillon, depuis des millénaires, la même adoration et la même horreur de la part du fils, la même passion, les mêmes arrachements et les mêmes sacrifices de la part de la mère.

Cela sans doute fait partie de notre biogrammaire, de notre programmation génétique depuis l'aube des temps. Il en est ainsi, selon le mot de Lederer : « On est une femme, on apprend à être un homme. » Ou bien encore, cette formule de Winnicott : « L'élément féminin conduit à l'ÊTRE, c'est là la seule base de la découverte du Soi (Self) et du sentiment d'exister. »

Et si c'était là ce qu'apportait la mère au fils, la femme à l'homme, la déesse à son fils-amant ?...

JOELLE DE GRAVELAINE.

PRELUDE

EN FORME DE GLOSSAIRE ¹

Pour la doctrine psychanalytique freudienne et néo-freudienne², hors du Père, point de salut. Quiconque ne passe point par les fourches caudines de l'entonnoir symbolique monothéiste patriarcal, phallo-androcratique est inexorablement condamné à la psychose, à la perversion ou, au mieux, à la marginalité. Aussi bien notre cas personnel que notre clinique journalière, et notamment depuis mai 1968, nous prouvent — Déesse merci ! — le contraire. C'est ce qui nous a incité à aller chercher dans l'histoire anthropologique, d'autres systèmes symboliques susceptibles d'expliquer une psychogénèse (un développement psychologique) humaine qui ne se fonde pas sur le sacro-saint développement œdipien mis à jour par le père de la psychanalyse et depuis, sans cesse repris par ses émules.

Pour ceux-ci en effet, la psychogénèse de l'enfant se divise en deux grandes périodes caractéristiques, la *pré-génitale* ou *pré-œdipienne* et la *génitale* ou *œdipienne*.

La période préœdipienne est caractérisée par une dyade fusionnelle mère-enfant continuant la fusion intra-utérine et que, seule, l'intervention du père, comme un coin dans le bois, pourra faire cesser en la clivant inexorablement. C'est alors que la période œdipienne commencera, marquée par le désir de meurtre de ce gêneur et la crainte, en retour, de la *castration* punitive. La résolution de ce conflit tragique se trouvant dans l'abandon

1. Consulter également l'index en fin de volume.

2. Références bibliographiques en fin d'introduction.

de l'objet maternel du désir (acceptation de la castration) et l'identification à ce paradigme absolu, porteur des valeurs monothéistes patriarcales : le *Père symbolique*.

Nous ne réfuterons pas ce schéma — œdipien — de développement, simplement nous le relativiserons. Nous le relativiserons par rapport à une *culture* (collective) patriarcale d'une part et, en cette culture, par rapport à une *structure* individuelle particulière, d'autre part. A cette structure, *innée* autant que *congénitale* et *acquise*, nous donnerons le nom de *Fils-œdipien* (du père).

Mais nous montrerons qu'à côté de cette culture (*structure collective, système symbolique*) et souvent même à l'intérieur de celle-ci il en peut exister — et co-exister — d'autres. Et surtout qu'à côté — ou même à l'intérieur — d'un système *familial* œdipien, il peut exister — et co-exister — des *structures individuelles* également autres ; et notamment des individus opérant leur développement psychogénétique dans/et par la mère, sans intervention « cunéiforme » du fameux Père symbolique ; le « coin » phallique maternel (son *Animus*, dirons-nous avec Jung), y suffisant largement — ô combien ! trop souvent. Au Père symbolique nous adjoindrons la *Mère symbolique*. A ces structures individuelles particulières, *innées* autant que *congénitales* et *acquises*, nous donnerons le nom de *Fils-Amants* (de la Mère)¹.

Reprenons les deux périodes freudiennes (préœdipienne et œdipienne) en une présentation critique qui aura le mérite d'introduire notre point de vue propre.

1. *La période prégénitale ou préœdipienne* va de la naissance à trois ans environ et se subdivise en phase *orale* suivie d'une phase *anale*. Pendant cette période l'enfant vit sa relation au monde — et d'abord à la mère — sur un mode *fusionnel* et *confusionnel*, c'est-à-dire indifférencié sur le plan du *sujet* (enfant) et de l'*objet* (mère), du *Moi* et de l'*autre*. Le monde psychologique primitif de l'enfant, reproduisant celui de la mentalité archaïque des sociétés tribales passées ou ethnologiques actuelles, est un *animisme*, c'est-à-dire une subjectivisation des objets. Le sujet investit l'objet de l'énergie (*libido*) propre à sa *pulsion*² positive (d'amour) ou négative (de destruction). Dès

1. Fils et filles bien entendu.

2. Comme l'instinct qu'elle relaye, une pulsion se définit par une source (diencéphalique), un sens (vectoriel et sémantique), une direction (de

lors l'objet (extérieur) lui apparaît soit comme bon et agréable (le Bien, plus tard) soit comme mauvais et désagréable (le Mal, plus tard), non en vertu de la qualité *objective* de cet objet mais en vertu de sa qualité *subjective (projective)*. C'est ce phénomène d'investissement subjectif des objets (« Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? » — ou de haïr) qui est appelé *projection, altérisation, interprétation* et, un pas de plus, *délire*. On le retrouve aussi dans le *solipsisme* philosophique et l'*autisme* psychiatrique. Il est encore à la base de systèmes philosophiques « idéalistes absolus » qui déniaient toute réalité objective au monde. Les phénoménologues le nommeront *intrasubjectivité*.

C'est ainsi que la mentalité archaïque peuple l'univers proche d'esprits, de démons, de nymphes, d'elfes, de déesses et de dieux, d'abord *zoomorphes* (à forme animale), ensuite *zoo-anthropomorphes* (monstres hybrides animaux et humains), enfin *anthropomorphes* (à forme strictement humaine mais généralement hyperbolique). Telle est signifiée l'évolution de l'*imaginaire* humain. L'on parlera alors d'un imaginaire de la *pulsion orale* et d'un imaginaire de la *pulsion anale*, propres à ces phases de la période prégénitale (ou précœdipienne), au cours de laquelle l'enfant subit l'éducation de ce que l'on nomme *oralité*, c'est-à-dire de sa relation au monde sur le mode *dévorant-dévoré (cannibalique)* ; et de ce que l'on nomme *analité*, c'est-à-dire de sa relation au monde sur le mode *saleté-propreté, souillure-pureté*, accompagnée d'une volonté d'*emprise* sur autrui (la mère en premier lieu) qui nous fera désigner cette phase de l'épithète *esclavagiste*. L'on parlera aussi de *sado-masochisme* oral ou/et anal, étant entendu néanmoins que, pour qu'il y ait sadisme ou/et masochisme à proprement parler, il y faudra un *Sujet* qui en assume la responsabilité. Ce Sujet, justement, se forgera un *Moi* qui en sera son épreuve existentielle privilégiée et qui se développera peu à peu à partir de l'adaptation (accommodation) progressive de l'enfant à ses objets. Lorsque l'enfant com-

l'intérieur vers l'extérieur), un objet interne (qui deviendra l'*objet O*) et un objet externe spécifique (qui deviendra l'*objet O'*) établissant un courant de sens inverse et éventuellement contradictoire (de l'extérieur vers l'intérieur) et qui devra « conjindre » avec l'objet *O* pour créer une *conjonction de symbolisation O-O'* intra-corticale, probablement intranucléaire cellulaire (information in A.D.N.). Ce concept fondamental d'objet (*ob-jectum* : ce qui est placé devant) va se complexifier progressivement tout le long de notre discours. Cf. schéma I, p. 54.

mencera à distinguer un sein (objet partiel mère) différent de sa bouche (pulsion partielle du sujet), puis un visage (objet partiel mère) différent de son visage (pulsion partielle du sujet), enfin une mère totale (objet total), différente de son corps propre qu'il reconnaîtra comme sien dans sa *totalité* (pulsion totale), Sujet et Moi se différencieront concurremment.

Cette reconnaissance d'objets partiels (non-Moi) correspondant aux pulsions partielles (Moi)¹, puis d'objets totaux (non-Moi) correspondant à la réunion des pulsions partielles (Moi) (du senti, du moteur, du toucher-être-touché, du sentir-être-senti, du goûter-être-goûté, de l'entendre-être-entendu, du voir-être-vu, etc.), s'opère justement par l'*objectivation (médiatisation)* progressive de ces objets par rapport à la source pulsionnelle et à l'objet interne (O) de celle-ci. Les esprits, nymphes, démons, déesses, dieux, etc., qui peuplaient les bois, forêts, torrents, rivières, lacs, grottes et autres *lieux sacrés* vont peu à peu refluer et confluer en des lieux spécifiques privilégiés. Lieux sacrés terrestres (sanctuaires, les grottes du Paléolithique par exemple), lieux sacrés souterrains (*chthoniens*, enfers), lieux sacrés célestes (*ouraniens*, astraux). L'univers, d'*animiste*, se *mythologise*. Ainsi en est-il de l'enfant qui y acquiert, comme l'homme archaïque, une terre, un territoire *profanes*, en lesquels sa liberté d'être pourra s'exercer par rapport au sacré archaïque contraignant et aliénant (son *champ d'investissement achétypo-pulsionnel* archaïque) qui continuera, certes, à le gouverner, mais de plus loin. Il lui suffira d'accomplir certains *rites* propitiatoires (rendant propice) — *sacrificiels*, car le sacré archaïque est d'abord, on le verra, *ubris* (démensure, orgueil, insolence, emprise, violence, sadisme, cannibalisme, esclavagisme, possession).

Le « dressage » oral et anal de l'enfant récapitule en quelques mois — ou années — les *ritualisations, cultualisations* et *culturalisations* cannibalique et esclavagiste des trois millions d'années passées². L'on dira que l'*onto-psychogénèse* (psychogénèse individuelle) récapitule en trois ans, la *phylo-psycho-génèse* (psychogénèse collective) de trois millions d'années d'*hominisation* (de l'*Homo habilis* à l'*Homo sapiens-sapiens*) et d'*humanisation* (de l'*Homo sapiens-sapiens* du Paléolithique supérieur à nous, soit environ trente mille ans)³.

1. Fondant le *fétichisme*, la partie prise pour le tout.
2. Depuis l'*Australopithèque* et l'*Homo habilis*.
3. Remarquons cette coïncidence du chiffre trois.

Nous pouvons déjà, en première approximation, assimiler la phylo-psycho-génèse aux contenus *archétypiques* de l'*inconscient collectif* de Jung et l'onto-psycho-génèse des trois premières années de la vie de l'enfant prendra place en ce que nous définirons comme une *paléopsyché*, c'est-à-dire une inscription archétypique (archétypo-pulsionnelle, objets O) en un individu¹.

Nous voyons déjà que l'inscription de la *réalité physique objective* (objets O') en les cellules nerveuses de l'enfant (*empreinte* des éthologistes), pour y constituer un système de réalité objective s'opposant au système de réalité *subjective* (projective), procède de deux courants : — l'un allant de l'intérieur vers l'extérieur (projection, animisme, interprétation, externalisation²); — l'autre de l'extérieur vers l'intérieur (*introjection, empreinte, assimilation, internalisation*³). Du résultat — ou plutôt de la résultante — de ces deux courants (énergétiques, *libidinaux*) surgit la *représentation* dite objective, mais qui ne l'est, en fait, que par rapport à un système de réalité objective donné. En effet, « vérité en deçà, erreur au-delà ». Ces systèmes de réalité objective sont définis par un *système symbolique*, c'est-à-dire un système de règles régissant une culture — ou une société — donnée : règles de parenté, de mariage, d'échanges, d'économie, de religion, d'art, de technique, de science (Lévi-Strauss). Notre système de réalité objective n'est pas le même que celui du pays voisin et, en tout cas, diffère assez radicalement de celui de la tribu indienne Cuna de Panama. Le *symbolique*, s'opposant à l'*imaginaire* antérieurement défini (subjectif fusionnel) est donc le résultat — la résultante — de deux forces de sens opposé et éventuellement contradictoires, émanant, l'une de la *réalité psychique objective* (archétypes-pulsions de l'in-

1. Ce sont ces points d'ancrage (inscription, engrammation) du collectif en un individu que nous essaierons de définir à partir des systèmes géniques (acides désoxy-ribo-nucléiques : A.D.N.) des cellules nerveuses (neurones).

Rappelons que l'*ontogénèse* est la récapitulation brève et rapide (embryologique et jusqu'à l'âge adulte) de la *phylogénèse*, c'est-à-dire de l'évolution biologique au cours des âges, des différents systèmes *organiques*.

L'*onto-psycho-génèse* est alors la récapitulation brève et rapide (en une vie humaine) de la *phylo-psycho-génèse*, c'est-à-dire de l'évolution psycho-spirituelle de l'*Homo* (*habilis, erectus, sapiens, sapiens-sapiens*). De plus, l'onto-psycho-génèse tente d'anticiper l'évolution future du *sapiens-sapiens* : c'est l'*individuation*.

2. De ce qui deviendra l'objet O par inscription corticale.

3. De ce qui deviendra l'objet O' par inscription corticale.

conscient collectif), l'autre de la *réalité physique objective*. La *réalité psychique objective* se définit en effet comme un non-Moi (un non-Sujet) parce qu'elle émane de ce fonds anthropologique collectif (phylo-psycho-génèse) qui induit une évolution anthropologique individuelle (onto-psycho-génèse). La *réalité physique objective* est ce qui, de l'objet *concret* extérieur, résiste à mon *ubris*, à mon *besoin*, à mon *désir*. Ce n'est pas seulement l'objet concret mondain (banal) qui me démontre qu'il va résister à ma frêle denture de lait mais c'est aussi l'objet concret de chair et d'esprit — maternel en l'occurrence — qui m'impose la *Loi* du groupe en lequel je baigne, c'est-à-dire son système symbolique. L'on voit que cette résultante en laquelle le *Sujet* — et le *Moi* — advient se situe à mi-chemin des deux réalités objectives fondamentales, la réalité psychique et la réalité physique. Néanmoins, l'avènement du *Sujet* s'opère à mon sens dans cette inscription en les cellules nerveuses (neurones) du système symbolique représentant une culture et transmis par la mère — et le père. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit là, en fait, de deux inscriptions neuroniques : celle de la réalité psychique objective (objets O) et celle de la réalité physique objective (objets O').

Nous nommerons donc *image-objet (interne) O*, l'inscription (ancrage, engrammation) en nos cellules nerveuses de la réalité psychique objective (courant énergétique de l'intérieur vers l'extérieur), image-objet issu de l'*archétype-pulsion* intérieur.

Nous nommerons *image-objet (externe) O'*, l'inscription de la réalité physique objective en nos cellules nerveuses (courant énergétique de l'extérieur vers l'intérieur), image-objet issu de l'objet concret extérieur, en première approximation, mais nous verrons que la réalité extérieure de l'*alter ego* est, par définition, également archétypo-pulsionnelle. Ce qui nous contraindra à distinguer entre une *altérité* et une *intersubjectivité*¹.

Nous appellerons *symbolisation* la résultante de ces deux inscriptions, leur *conjonction* plus exactement, et plus précisément ici, leur *conjonction horizontale* : O-O'.

L'image-objet O considéré seul est l'assise de l'*imaginaire* (dans l'acception à peu près lacanienne).

L'image-objet O' considéré seul est l'assise du *symbolique* (dans l'acception à peu près lacanienne).

Est-ce à dire que tous les objets O s'épuisent à conjoindre avec leurs corrélatifs spécifiques O' (système bouche-sein par

1. Cf. schéma p. 107-108, note 1.

exemple) ? Certainement pas. Ce serait faire peu de cas de la surabondance de la réalité psychique objective qui, depuis l'aube de la vie (*biogénèse*) impose son évolution à la matière biologique — et pas seulement, à notre sens, selon la voie des essais et des erreurs du hasard et de la nécessité... Cette surabondance de la réalité psychique dans les « choses », qui fait de nous des êtres inadaptés, inasouvis, insatisfaits, anxieux... va engendrer un quatrième registre psychogénétique. Si bien que au *concret*, à l'*imaginaire*, au *symbolique*, va s'adjoindre l'*imaginal* (H. Corbin)¹. L'*imaginal* en somme est un *imaginaire* qui ne trouve pas à s'investir en un objet concret là-maintenant. Il hallucine, diront les matérialistes convaincus. Il anticipe un avenir dans une dimension de l'« au-delà » diront les spiritualistes non moins convaincus. Il anticipe un Devenir de l'humaine condition là-maintenant, diront ceux qui savent bien que matérialisme et spiritualisme ne sont que les deux faces d'un unique phénomène, celui de la Vie (comme *entropie* et *négentropie*).

L'*imaginal* est un « intermonde »² peuplé d'images-objets archétypo-pulsionnels éprouvés comme autant de présences personnalisées mais différentes des objets concrets, comme des *alter ego* et de moi-même. La fusion-confusion de l'*imaginaire* plus haut signalée à propos de l'investissement pulsionnel des objets concrets (bois, forêts, rivières, grottes, etc.) n'existe plus. L'*imaginal* est le fondement de l'intuition visionnaire et de la vision théophanique. par les « yeux de l'âme », prophétique ou poétique. Ce que nous définirons comme *apocalypse* (au sens visionnaire) et *éoptie*. Ce registre, comme le croient les matérialistes mécanicistes, ne construit pas du *déréel* ou de l'*irréel*, de l'*hallucination* ou du *délire*³, mais bien au contraire, il dévoile le *Réel* caché, il l'*épiphanise*, le manifeste à la conscience.

Nous le verrons surgir dans les *symbolisations verticales spirituelles* (s'opposant complémentaires aux *symbolisations horizontales pulsionnelles* plus haut définies) et nous serons alors tenu de poser à côté des conjonctions *horizontales* pulsionnelles O-O', des conjonctions *verticales* spirituelles que nous nommerons O-P' et O'-P'⁴. Ces épiphanies verticales (objets P) consti-

1. Nous définirons ainsi quatre formes de la Mère — et du Père.

2. Entre le *sensible* et l'*intelligible* (platoniciens) et établissant la conjonction entre les deux. Intermonde aussi entre conscience pré-réflexive et conscience réflexive.

3. Sauf pathologie.

4. Cf. schéma I, p. 54.

tueront le registre spirituel (imaginal) s'opposant complémentai-
 rement au registre pulsionnel (imaginaire). Nous y verrons appa-
 raître les dimensions de l'*Eros*, conjoignant avec le *génital* (éros
 génital possessif), de la *Caritas*, conjoignant avec l'anal (éros
 anal esclavagiste), de l'*Agapé* enfin, conjoignant avec l'oral (éros
 oral cannibalique). Ces trois nouveaux registres spirituels étant
 le résultat de la métamorphose — que nous définirons comme
chiasmatisque — des trois registres pulsionnels fondamentaux.
 Les images-objets P et P' sont à l'imaginal et au spirituel ce
 que les images-objets O et O' sont à l'imaginaire et au pulsion-
 nel. Ils sont donc, en le Sujet, l'inscription (engrammation,
 ancrage) *médiatisante* (défusionnelle) de la réalité psychique
 objective jusque-là vécue *imaginativement* (projectivement) en
 l'objet concret qui était alors en plus ou moins grande partie
 un simple reflet spéculaire (en miroir) de nous-mêmes. La sym-
 bolisation (conjonction) *horizontale* inaugure, on l'a vu, l'as-
 somption du Sujet en l'objet jusque-là investi imaginativement
 (spéculairement) par la pulsion. La symbolisation (conjonction)
verticale en P'-P, inaugure quant à elle l'assomption du *Réel*
 caché (la surabondance de la réalité psychique objective dans
 les « choses ») dans le système horizontal antérieur (O-O').
 D'une *dyade* horizontale (relation duelle fusionnelle), une
tétrade verticale (quaternio, quaternité) se forme. Des schémas
 nous aideront à visualiser ce phénomène majeur de la métamor-
 phose duelle (dyade) en quaternio (tétrade) en passant justement
 par la triangulation (triade, trinité) de l'assomption du Sujet en
 O-O'. Nous verrons comment les Toltèques — avant les Aztè-
 ques — avaient déjà formulé une telle psychogénèse avec leurs
 deux serpents imaginaires — et non pas imaginaires — *Quetzal-*
coatl et *Tezcatlipoca*. Il nous suffira de reprendre leur schéma¹.

Nous verrons que l'*axe-plan de symbolisation (conjonctions)*
horizontales est un axe-plan *synchronique*, définissant une *struc-*
ture (forme, gestalt) à un temps *t*. Tandis que l'*axe-plan de sym-*
bolisations (conjonctions) verticales est un axe-plan *diachronique*,
 définissant une structure en évolution dynamique et cinématique
 dans le temps *T*. Ainsi seront définis les deux grands axes-plans
 de la psyché : — le *synchronique* étudié indépendamment du
temps linéaire mais dans un *temps circulaire* d'éternel retour
 (*compulsion répétitive*); — le *diachronique*, étudié dans ses
 transformations successives tout le long du *temps linéaire* — de

1. Schéma I, p. 54.

la psychogénèse, de l'histoire. L'axe-plan synchronique définira, au niveau collectif, un système symbolique fermé sur lui-même, propre à une culture, et au plan individuel, la pérennité d'une structure psychique, les *complexes Moi*. L'axe-plan diachronique définira un système évolutif ouvert à son devenir collectif (culturel) et individuel, vers une totalité cosmo-bio-psychospirituelle, à savoir, le *Soi*¹. *Soi* primaire et « grandiose » d'abord, incluant dans sa subjectivité quasi radicale et absolue (intrasubjectivité) l'univers dans son ensemble et y noyant le Sujet, c'est ce qui définira le *narcissisme primaire*. *Soi* secondaire et universel ensuite, différenciant dans son objectivation un Sujet — et un Moi — conscient à la fois de son *appartenance* (participation, religieux) et de sa *différence* (autonomie, individualisation, personnalisation, individuation). C'est ce qui définira un *narcissisme secondaire*.

Les symbolisations verticales (O-P', O'-P) s'inscrivant le long de l'axe-plan du *Soi* (diachronique) décriront une *individualisation* qui deviendra peu à peu, notamment dans la deuxième partie de la vie (au-delà de l'axe-plan synchronique chiasmatisque des 35 ans), une *individuation* (Jung) c'est-à-dire une personnalisation non plus seulement par rapport au système de réalité objective symbolique inhérent à une culture, mais par rapport au *Réel* caché imaginal, porteur du *Devenir* de la culture considérée, c'est-à-dire en dernière analyse, de l'espèce et de la Vie, inclus dans le *Cosmos* : un *microcosme* dans le *macrocosme*. C'est en ce champ imaginal d'individuation que s'inscriront les réalités spirituelles déjà évoquées de l'Eros, de la Caritas et de l'Agapé.

2. Par là, nous avons largement anticipé la deuxième période caractéristique de la psychogénèse de l'enfant décrite par le freudisme et le néo-freudisme ; à savoir la période *génitale* ou *œdipienne*. C'est la phase — de 3 à 6 ans — du fameux *complexe d'Œdipe*, pendant laquelle le garçon est tenu de tuer — symboliquement — son père et d'épouser — symboliquement — sa mère, pendant que la fille doit tuer — symboliquement — sa mère et épouser — symboliquement — son père. Cette phase se termine par le *sacrifice* — ou *castration symbolique* — de cette relation triangulaire (papa, maman et moi) *incestueuse* et le retour au parent du même sexe pour qu'y advienne une

1. Et l'*Unus mundus* médiéval.

évolution paradigmatique dans une *identification structurante* — et non plus *fusionnelle-confusionnelle* (imaginaire) —, tandis que le parent du sexe opposé reste le paradigme symbolique de la relation érotique, jusqu'au moment où celle-ci se transférera à un nouvel objet érotisé lors du premier amour pubère, plus ou moins stigmatisé de son *interdit* (prohibition de l'inceste) et de son châtiment, la *castration*.

Ce schéma de développement tire sa thématique — son nom l'indique — du mythe et de la tragédie d'Œdipe, mais en fait, — et c'est là que nous divergeons particulièrement — d'une part, il laisse dans l'ombre le développement féminin — il n'y a pas de véritable mythe œdipien féminin correspondant —, d'autre part, il nous sera facile de montrer qu'Œdipe n'est pas œdipien au sens freudien du terme. En effet, le père d'Œdipe, Laïos, est un paranoïaque pervers, assassin de son fils — miraculeusement sauvé par le berger de Corinthe —, qui renvoie, on le verra, au principe mâle (et *non pas au père*), Apsou, de la Grande-Mère babylonienne primitive, Tiamat ; c'est-à-dire à un système symbolique préœdipien-prégénital. L'Œdipe grec — et non pas freudien, qui renvoie, lui, bien plus à l'Œdipe hébreux (jahvéen)¹ — est encore une mise en scène de la fusion-confusion des deux principes sexués mâle et femelle dans une relation *paranoïde perverse*, c'est-à-dire dévorant-dévoré (cannibalique orale) et maître-esclave (esclavagiste anale). Le génital (œdipien) de cette relation plonge encore énormément dans le prégénital (prœdipien) oral et anal. Apsou et Tiamat, à Babylone, sont, on le verra, indissolublement fusionnés et confondus sans que l'on puisse encore distinguer entre le cannibalo-esclavagisme de l'un ou de l'autre des deux principes sexués. C'est pourquoi, à ce stade, nous parlerons de *syzygie primitive* (fusionnelle et confusionnelle).

Cette syzygie originelle (*pré-cosmo-anthropogonique*, prégénitale) fonde mythologiquement (phylo-psycho-génétiquement) ce que Freud a défini ailleurs comme *scène primitive* (ou originnaire) et Mélanie Klein comme *parents combinés*. La *scène primitive* est chez l'enfant le fantasme (originnaire, c'est-à-dire « hérité ») du rapport sexuel entre les parents, *interprété* comme un acte de violence du père sur la mère. Les *parents combinés* constituent chez l'enfant un fantasme — ou une théorie sexuelle infantile — représentant les parents unis indissolublement en

1. Cf. J.-J. Goux.

un coït ininterrompu, sado-masochiste (ou plutôt sadique), le père effractant, violant et morcelant explosivement le corps de la mère, à travers son ventre génito-digestif, et la mère retenant, castrant et dévorant en son « vagin denté » le corps du père, à travers son pénis inclus. Aucun des deux auteurs, à ma connaissance, n'a jamais relié ces phantasmes originaires (archétypiques) individuels aux phantasmes collectifs (mythologiques) des sociétés paléo-néolithiques¹. Nous le verrons, la phylo-psycho-génèse (collective) fonde, une fois de plus, l'onto-psycho-génèse (individuelle). Les syzygies originaires babyloniennes Apsou-Tiamat puis Kingu-Tiamat nous racontent, à la lettre, les phantasmes individuels découverts par ces deux auteurs. C'est ce que nous révélera le poème babylonien de la Création (cosmo-anthropogonie), l'*Enuma elish*.

Certes, il s'agit bien là de *principes mâle et femelle* procréateurs (cosmo-anthropogoniques) et donc de quelque chose tendant vers ce que nous nommons *père* et *mère*, mais il ne conviendra pas de les confondre. Il ne conviendra pas, surtout, de confondre cette syzygie pré-cosmo-anthropogonique avec *papa* et *maman*. Non, la pathologie éventuelle (*schizo-paranoïde*, dira M. Klein) généralement attribuée de nos jours à papa-maman — surtout *maman* — dépendra tout autant de l'épiphanie pathologique *en l'enfant* de cette syzygie (scène primitive, parents combinés). Par là, nous relativisons — à nouveau — la *faute* que la psychologie psychanalytique contemporaine fait inexorablement supporter aux parents, notamment à la mère, dans la genèse (pathogénèse) de la maladie mentale grave (schizophrénie, paranoïa, *psychoses* en général). A notre sens, seule la *névrose* (d'angoisse, hystérique, phobique, obsessionnelle) relève d'une pathogénèse acquise, intra-familiale — ou intra-sociale. La *psychose* relève, en outre et au premier chef, d'une pathogénèse, sinon *héréditaire*, en tout cas, *congénitale*, où l'A.D.N. (acide désoxy-ribonucléique, cf. plus haut et infra) des cellules nerveuses de l'enfant (contenant en chaque cellule toute l'*information* — et la *néguentropie* — de son organisme, mais aussi de l'espèce et de la Vie), joue un rôle majeur, en corrélation avec le même système d'A.D.N. de la mère, *in utero*. Qu'on se rende compte d'ores et déjà, mais nous y reviendrons, que le système génique (A.D.N.) des cellules nerveuses (du *Soma*) n'est pas celui des cellules sexuelles (du *Germen*), c'est-à-dire qu'il

1. Désignés en mythologie comme *syzygies* originaires.

ne s'agit pas ici d'hérédité mais de *congénitalité*¹. Pour nous, l'inconscient collectif spécifique (de l'espèce) a son siège en ce système *cybernétique* chromosomique. Nous disons « son siège » et non son origine absolue. C'est pourquoi nous ferons une large place à ce système et nous y verrons qu'aux relations de *causalité* (une même cause engendrant le même effet dans le temps linéaire) définissant exhaustivement pour le biophysicien d'aujourd'hui encore, les conditions d'évolution des systèmes vivants, il nous faudra adjoindre (je dis bien « adjoindre ») des relations de *synchronicité* (Jung) inscrites notamment dans le temps circulaire en corrélation avec le temps linéaire et déterminant des effets de *sens* (sémantique) en relation avec une apparente *a-causalité*. Dans les relations de synchronicité, en effet, c'est le *Sens identique ou analogue*, qui engendrera l'effet produit et tiendra lieu de cause. C'est ainsi par exemple qu'opère la magie imitative ou opérative. C'est là le mécanisme même de la pensée irrationnelle — mais non pas illogique ou délirante, simplement, elle fonctionne selon une autre logique que la nôtre — qui fonde, que nous le voulions ou non, la pensée rationnelle, discursive, réflexive. C'est pourquoi nous la nommerons *pensée pré-réflexive* (Merleau-Ponty), fondamentale dans les deux acceptions du terme. Cette pensée fut celle — probablement — de l'*Homo sapiens* de Néanderthal (notre cousin aîné) comme elle est celle de l'*Homo sapiens-sapiens* (que nous sommes) à ses débuts, collectifs passés et individuels contemporains, sa *paléopsyché*. Elle subsistera comme source et matrice de la *pensée réflexive* du sapiens-sapiens évolué, sa *néopsyché*.

C'est justement cette mutation d'hominisation (passage du *sapiens* type néanderthalien au *sapiens-sapiens*, dans la phylo-psycho-génèse) qui est reprise (dans l'onto-psycho-génèse) au niveau du seuil du pré-génital au génital. Nous verrons que ces vocables désignent mal ces deux périodes, puisque le génital, collectivement (dans la phylo-psycho-génèse), fonctionne déjà dans le pré-génital. Simplement, il fonctionne sur le mode cannibalique et esclavagiste. Nous serons alors tenu de définir, phylogéniquement, une *généralité orale (inceste cannibalique)*, une *généralité anale (inceste esclavagiste)* et une *généralité génitale (inceste possessif)*. D'où, tout le long du paléo-néolithique,

1. Les généticiens nomment ces variations d'A.D.N. du Soma des *somations*, par opposition aux *mutations* qui affectent aussi le Germen et sont donc héréditaires.

trois stades génitaux (I, II, III) correspondant à ces formes de génitalité que l'enfant va brièvement récapituler en six ans auprès de ses parents qui incarneront successivement pour lui :

- une syzygie orale (Génital I) : Paléolithique, Méso-néolithique, Apsou-Tiamat (Babylone) ;
- une syzygie anale (Génital II) : Seth-Hathor (Egypte) ;
- une syzygie génitale (Génital III) : Agditis-Cybèle (Phrygie).

Nous décrivons donc trois systèmes symboliques mythologiques en lesquels la Grande-Déesse-Mère (matriarcat ou en tout cas *gynécocratie*) tient le premier rôle d'un bout à l'autre du schème de développement psychosomatique des cultures qui les a secrétés — et les secrète encore, ne serait-ce qu'au niveau de la paléopsyché de l'homme d'aujourd'hui.

En effet, nous le verrons, la néopsyché *sapiens-sapiens* contemporaine, bien que fondée sur un système symbolique du *Dieu-Père* (patriarcat ou *androcratie*) n'est fonctionnellement « mise en service » par le Père que si « Déesse le veut », justement parce que cette néopsyché plonge encore « jusqu'au cou » dans le système syzygique antérieur de la Grande-Déesse-Mère. Le masculin — ou plutôt le mâle —, l'homme, le père (de découverte relativement récente et encore ignoré en maintes peuplades ethnologiques), n'est souvent et au mieux, que le principe masculin — mâle — de cette syzygie primitive. C'est ce principe mâle — et masculin — en la femme que nous définirons avec Jung comme son *Animus* — que les freudiens et néo-freudiens trouvent dans leurs phantasmes de « femme au pénis » ou « femme phallique ». Autrement dit, nous ignorons encore ce qu'est le masculin (psychologique) différencié, autonome, individué. Tout comme nous ignorons d'ailleurs ce qu'est le féminin (psychologique) différencié, autonome, individué. Ce que nous nommons avec Jung, masculin en la femme, son *Animus* et féminin en l'homme, son *Anima*¹, se trouvent encore, collectivement, en un état fusionnel-confusionnel syzygique archaïque, c'est-à-dire à l'état de principes² mâle et femelle enchâssés dans le

1. Définie par les freudiens comme le noyau homosexuel masculin.

2. Principium : commencement, origine.

pulsionnel imaginaire à peu près pur. Leur différenciation, individualisation et enfin individuation est encore à faire à peu près entièrement. C'est dire que de *sapiens-sapiens*¹ nous n'avons encore que la potentialité. Nous ne faisons qu'entrevoir, à travers certains « phares » de l'évolution (humanisation) — dont nous présenterons quelques exemplaires —, ce que devrait être cette individualisation suivie d'individuation. Le couple humain contemporain, dans le phénomène majeur qu'il nomme *amour*, ne fait encore et au mieux, que vivre une relation à l'autre partenaire sur le mode pulsionnel imaginaire possesseur-possédé. C'est ce que l'on nomme justement, à ce niveau, le *génital*, se fondant sur la relation primordiale du fils à sa mère et de la fille à l'Animus de sa mère d'abord (systèmes de Grande-Déesse-Mère) puis à son père (dans un système de Dieu-Père). L'inceste de cette relation est patent, soit génital (possessif), soit anal (esclavagiste), soit oral (cannibalique). Nous assisterons à quelques métamorphoses de cette relation syzygique archaïque qui, de la *fusion-confusion* (inceste) originelle évoluera vers la *conjonction* (*hiéros-gamos*), à la faveur de la *séparation* (*clivage*, *manichéisme*, *Chute*, *castration*, *sacrifice*).

Nous y verrons à l'œuvre ce que nous définirons comme *chiasma* (décussation, *crossing-over*, échange, chevauchement) pulsionnel (mâle et femelle) et spirituel (masculin et féminin). A l'occasion de l'étude du mythe fondamental égyptien d'Isis et Osiris, nous assisterons à cet échange « métamorphique » de masculinité archaïque (animale) perdue par l'homme et acquise mais métamorphosée (gain d'Animus spirituel) par la femme ; tandis que dans le même temps, la femme y perdra de sa « fémelité » (animale) pour que l'homme la gagne (gain d'Anima spirituelle) mais métamorphosée en féminité. C'est là, nous le verrons, l'œuvre de la *transfiguration* amoureuse dans l'*érotique* et l'*érotico-mystique* que nous étudierons, outre les mythes, à travers Socrate et Platon et aussi en des personnages tels Jean de la Croix et Thérèse d'Avila.

Nous verrons comment ce supplément d'âme (féminine pour l'homme : Anima ; masculine pour la femme : Animus) naît de la métamorphose — et non pas simple sublimation — pulsionnelle fusionnelle. Nous verrons en effet le *pénis* perdu d'Osiris (sa *castration*) au cours de sa *passion* et de son

1. *Sapiens* « au carré », c'est-à-dire, on le verra, projectif (imaginaire fusionnel) — réflexif (imaginal et symbolique différenciés).

diasparagmos (morcellement imposé par son frère jumeau ennemi, son Double infernal, Seth), se métamorphoser en *Phallus* divin (osirien) entre les mains — mais oui ! — d'Isis qui le pétrit, le sculpte, le dessine, s'en coiffe et l'impose à l'adoration des foules de toutes les Egyptes. Nous verrons, complémentai-
 rement, l'*utérus dévorant* (*vampirique, omophagique*) d'Hathor (doublet archaïque d'Isis) se métamorphoser en *Utérus de renaissance* au terme de la passion d'Osiris qui crée alors les enfers de résurrection (l'Amenti) dont il devient le dieu suprême, s'opposant aux enfers d'éternelle damnation (la Duat), dont Seth restera le démon suprême.

Pénis perdu d'*Osiris-Seth* et utérus perdu d'*Isis-Hathor* (leur nécessaire castration-sacrifice, passion) sont les organes mêmes de la pulsion génito-cannibalique incestueuse originelle.

Phallus acquis d'Isis et Utérus de renaissance acquis d'Osiris, constituent les organes spirituels (imaginaires) de la même pulsion, métamorphosés par le sacrifice en organes de *vision théophanique* (par les « yeux de l'âme », l'éoptie).

Le Phallus acquis par Isis, son Animus différencié et individué (son *Complémentaire*) constitue concurremment le *Double* différencié et individué d'Osiris (Seth démoniaque métamorphosé) auquel il s'identifie, non plus fusionnellement (narcissiquement, spéculairement) mais paradigmatiquement¹.

L'Utérus de renaissance acquis par Osiris, son Anima différenciée et individuée (son *Complémentaire*), constitue concurremment le *Double* différencié et individué d'Isis (Hathor démoniaque métamorphosée) auquel elle s'identifie, non plus fusionnellement (spéculairement) mais paradigmatiquement.

Nous verrons en effet qu'il est impossible de séparer, en cette métamorphose, Doubles et Complémentaires. C'est justement ce qui, d'une relation duelle (dyade) imaginaire et fusionnelle, la transformera en une relation quaternaire (quaternio) imaginaire et individuée, par le *crossing-over* (décussation, chiasma et échange) de ce que nous définirons comme *hermaphrodite centro-chiasmatisque* (du *Phèdre* de Platon).

★
 1. Double et Complémentaire s'inscriront en notre schéma comme les objets O et Oa, conjoignant horizontalement avec les objets O' et O'a en une quaternio *pulsionnelle*. Cf. schémas v et vi, p. 133 et 134.

L'on voit que nous sommes ici bien loin du processus freudien — dit œdipien — de métamorphose psychogénétique. Le Père n'a pratiquement rien à y faire. C'est le frère (Double infernal) qui tient ce rôle et c'est la mère et la sœur (Complémentaire chthonien et céleste) qui assume le deuxième rôle. Et si l'on me rétorque que c'est la même chose, je répondrai que, par définition, une telle métamorphose conduit à l'insertion dans un système symbolique gynécocratique — et non pas androcratique.

Ce processus chiasmatisque de différenciation, individuation des Doubles et Complémentaires, il faut l'ajouter, n'intervient *pleinement* qu'à partir de la deuxième moitié de la vie (axe-plan synchronique des 35 ans). Avant cette époque, ne peut guère se vivre que la relation pulsionnelle imaginaire et confusionnelle (cannibalique, esclavagiste ou au mieux possessive) dont le prototype est la relation syzygique enfant-parents. Cette relation syzygique originelle, quoi qu'on fasse pour l'aménager, restera toujours archaïque, par définition ; et là encore, il ne faudrait pas croire, avec les freudiens et néo-freudiens, à l'omnipotence, l'omniscience et l'ubiquité du Père monothéiste (œdipien freudien) pour la faire évoluer.



En étudiant le système symbolique — mythologique — babylonien, nous verrons comment le Fils Marduk de la syzygie primitive orale (Apsou-Kingu-Tiamat), devra se déchaîner contre celle-ci. Nous le verrons se dresser contre la gueule géante et béante de la Grande-Mère dévorante Tiamat. Nous le suivrons dans son titanesque — et dantesque — combat, jusqu'au moment où, des morceaux de la Grande-Mère vaincue et dépecée (premier diasparagmos connu de l'histoire), il va créer le Cosmos et les Hommes (cosmo-anthropogonie). Nous verrons ensuite comment ce *Fils solaire* (diaïrétique, spectaculaire, ascensionnel) de la Grande-Mère — que nous définirons plus tard comme Fils-Amant, *version Animus* — va devenir un *Fils lunaire*, acceptant de mourir au « Nom de la Mère » — et non du Père —, de descendre aux enfers (engloutissement et passion), pour renaître en l'âme-sœur *Zarpanitou*, première Anima connue de l'histoire qui, telle Isis (et à l'inverse du mythe d'Orphée), viendra le chercher en enfer pour le faire accéder à sa deuxième naissance.

A travers la double thématique (solaire et lunaire) de ce dieu Fils-amant de la Grande-Mère babylonienne, nous assisterons à ce que Mélanie Klein subsume sous les concepts de *position schizo-paranoïde* (phase solaire de Marduk) d'une part, et de *position dépressive* (phase lunaire, infernale de Marduk) d'autre part¹.

Cette première distinction entre Fils solaires et Fils lunaires de la Grande-Mère nous amènera à une longue digression sur un Fils-amant héroïque bien connu de notre pays, Jean Mermoz. Nous y verrons comment on meurt en Fils de la Mère en quête d'héroïsme. Ensuite nous assisterons à la quête de l'Amour avec Tristan et Iseut, et nous verrons comment on meurt d'Amour terrestre. Enfin la quête de la sainteté nous retiendra avec ce typique Fils de la Mère que fut Jean de la Croix, et nous verrons comment on meurt d'Amour céleste.



De là, sans transition — et nous verrons que ça se soutient —, nous passerons à la prostitution sacrée dans les temples de la Grande-Déesse, qui nous amènera tout naturellement à une théorie du mariage mystique, le *hieros-gamos*, la Communion des Saints de l'époque, vécue à travers le « passage à l'acte » de l'union sexuelle avec la représentante terrestre de la Grande-Déesse, la *hiérodoule*, la prostituée sacrée.

Le mythe alchimique du *Rosarium*, sur lequel Jung a bâti sa théorie du *transfert* et du *contre-transfert*², nous montre un *hieros-gamos* qui, ici, précède la descente aux enfers et l'induit même³. En revanche, nous y voyons la renaissance se faire en un hermaphrodite (Fils des Philosophes, Pierre philosophale, Panacée, Rébis, etc.) que nous avons signalé plus haut comme « centro chiasmique », c'est-à-dire en cours de métamorphose pulsionnelle-spirituelle. Nous le rapprocherons de l'hermaphrodite du *Banquet* et du *Phèdre* (Platon) et de celui du mythe de Cybèle (Agditis). Nous terminerons ce chapitre en évoquant

1. La *position maniaque* accompagnera la re-naissance. « Position » ne signifie pas maladie.

2. Relation affective plus ou moins inconsciente unissant l'analysant à son analyste et réponse de ce dernier à celle-ci.

3. Dans les mythes habituels des Fils-Amants, le *hieros-gamos* suit la renaissance (Marduk avec Zarpanitou par exemple).

quelques figures gnostiques, significatives elles aussi du culte de la Grande-Déesse.

★

Ce sera l'Égypte, nous l'avons déjà noté, qui, en son mythe d'Isis et Osiris, nous permettra d'y voir plus clair en cet hermaphrodite (monstrueux) du *Rosarium*. Nous y suivrons son évolution « chiasmatisque » et sa métamorphose en quaternio spirituelle des Doubles et Complémentaires.

L'Isis hellénistique décrite par Apulée dans l'*Ane d'Or* nous permettra d'ajouter au mythe égyptien le mythe grec d'*Eros* et *Psyché*. Il nous montrera la descente aux enfers — la passion — de la *Puella* — de la jeune fille —, avant même la *Koré*¹ du mythe de Déméter.

★

Viendra ensuite l'admirable Cybèle phrygienne avec sa double castration. Celle de l'hermaphrodite sauvage, « *ubrique* » et lubrique, Agditis ; puis celle d'Attis, le jeune et merveilleux berger, fils de la partie mâle d'Agditis (séparée) et de Nana, la jeune vierge, fille du dieu du fleuve. Qui n'a pas pénétré — et ne s'est laissé pénétrer par — ce mythe ne peut rien comprendre — mais absolument rien — à la castration. A la castration comme un moindre mal par rapport au *diasparagmos* (morcellement et dévoration de la chair encore vivante) dont elle protège, efficacement. Et c'est pourquoi ce chapitre sera introduit par l'*Herakles* et les *Bacchantes* d'Euripide ; c'est-à-dire par une tragédie (Heraklès) sur la possession par l'Anima pulsionnelle non différenciée et non individuée (Lyssa) et une deuxième tragédie (Les Bacchantes) sur la possession par l'Animus pulsionnel non différencié et non individué (Dionysos).

★

Déméter, enfin, nous ouvrira la voie à une psychogénèse de la *Koré* (la jeune fille nubile), ravie par Hadès, le dieu des enfers, son oncle, pour la métamorphoser en femme, Perséphone. Nous aurons déjà assisté à une descente aux enfers féminine,

1. « Jeune fille nubile », fille de Déméter et Zeus.

celle de Psyché, et aurons remarqué que celle-ci était imposée par sa belle-mère (marâtre) Vénus, mère d'Eros, son amant. Ici, c'est l'oncle chthonien (infernale), Hadès, qui va l'imposer, contre la Mère. Mais nous verrons que ce n'est pas un si mauvais diable qu'on pourrait le croire. On n'a que les diables qu'on mérite. Dans la célébration des mystères d'Eleusis, nous verrons encore poindre néanmoins la terreur du *diasparagmos*, derrière l'enfant-divin (le *Puer aeternus*) Iacchos (Bacchos, Dionysos enfant, Zagreus, Zeus enfant...).

★

Nous suivrons la « solarisation » de ces Fils-Amants de la Grande-Déesse, d'abord avec leur mère-amante, puis sans elle, qu'ils chasseront même peu à peu de leur orbite solaire — ou garderont comme simples épouses (parèdres) plus ou moins soumises, plus ou moins acariâtres, plus ou moins amazones vengeresses... Ainsi en sera-t-il de Jahvé qui chassera purement et simplement sa Sophia. Ainsi en sera-t-il d'Ouranos, Kronos, Zeus qui conserveront comme épouses respectives, Gaïa, Rhéa, Héra. Ces fils solarisés (*Filii ante patrem*) seront définis comme Fils-amants, version Animus¹ de la Grande-Mère qui engendreront les Dieux-Pères de nos différents panthéons androcratiques. Justement ceux que la psychanalyse freudienne et néo-freudienne décrit comme Fils œdipiens ou, plus exactement, comme les Pères des Fils œdipiens ; à partir du moment où, la Grande-Déesse éliminée, le problème de la succession au Pouvoir s'opérera du père au fils. Mais derrière cette succession, toujours orageuse — à la faucille (harpé) pour Kronos ou au bâton pour Œdipe —, se profilera celle, bien plus terrible, de la Grande-Déesse au Fils-Animus² — le *Filius ante patrem*, le Fils qui précède et engendre le Père. Quant aux Fils-Amants, version Anima³, les doux en apparence, les plus ou moins efféminés, ceux que n'intéressera pas le Pouvoir et la Puissance, mais la Gloire et l'Importance, ceux-là, continueront à régner auprès de leur Mère-Amante. Ils souffriront avec elle la répression imposée par leurs frères ennemis, les Fils-Animus(i). Alors, de temps en temps, l'on verra un Dionysos parcourir la campagne

1. Cf. plus haut, Marduk solaire, de Babylone.

2. Cf. plus haut, Marduk lunaire, de Babylone.

3. Cf. plus haut, Marduk lunaire.

avec sa troupe de bacchantes délirantes afin de tenter de se faire reconnaître par son frère ennemi, Penthée (dans les Bacchantes d'Euripide), le « logicien » apollinien, qui sera dépecé et dévoré par sa propre mère Agavé (*diasparagmos*), à la tête de ses bacchantes en furie (*mania*)¹. D'autres Fils-Anima se contenteront d'être prêtres, prophètes, mystiques, poètes, bref, chantres de l'irrationnel.

A la *puissance centrifuge* que les Fils-Animus imposeront, à coups de trique, ou de canon éventuellement, les Fils-Anima opposeront l'*importance centripète* et clameront — ou chantonneront — l'existence d'un Royaume (le leur) qui n'est pas de ce monde. Plus calmes, plus doux... certes oui... mais leur colère n'en sera que plus surprenante, sidérante et même... terrifiante. Ne vous y fiez pas, une Bacchante (Lyssa) sommeille en eux et, en crise, elle ne reconnaît ni mère, ni père, ni fille, ni fils. Elle dévore la chair encore vivante (*diasparagmos*) et se repaît du sang encore fumant (*omophagie*) de son propre fils (Penthée) qu'elle (Agavé) « hallucine » sous la forme d'un lion furieux. Telle est l'Anima archaïque fusionnelle pulsionnelle, imaginaire, dans sa perversion cannibalique. Et c'est bien cette *ubris* que le Fils-Anima purgera (*catharsis*) par sa mort, sa descente en enfer, son combat perpétuellement renouvelé contre la monstrueuse gueule dentée de Tiamat. Alors seulement surviendra la jeune et éternellement vierge Zarpanitou, qui le soutiendra et le ressuscitera. En combattant — à mort — son Anima démoniaque, il gagnera son Anima céleste, dans l'Eros.



A l'aide de quatre cas cliniques que nous nommerons respectivement Ulysse, le Fils-Anima ; Hercule, le Fils-Animus ; Omphale, la Fille-Animus ; Psyché — et Sirène —, la Fille-Anima, nous verrons se combiner les principales modalités d'évolution de ces structures vers l'Eros.

Nous verrons qu'il convient de cesser d'assimiler le Logos au masculin pour ne laisser au féminin que l'Eros et le « générateur ». Nous verrons que si la plupart des femmes ont à être fécondées par le *Phallus* d'Osiris et la plupart des hommes par l'*Utérus* (de deuxième naissance) d'Isis, il est, à l'inverse, des femmes (« phaliques ») qui ont à être fécondées par l'Utérus

1. Ainsi interpréterons-nous la *mania nazie*.

d'Isis, porté par Osiris (Fils-Anima), et des hommes (féminoïdes) qui ont à être fécondés par le Phallus d'Osiris, porté par Isis (Fille-Animus). Nous nommerons ces organes hiérogamiques, *Logos spermaticos* pour le masculin — Double de l'homme et Complémentaire de la femme — et *Logos hystericos* pour le féminin — Double de la femme et Complémentaire de l'homme. Le résultat final de ces hiérogamies étant l'Hermaphrodite de deuxième naissance — et non plus l'hermaphrodite alchimique ou phrygien ou même du *Banquet* ou du *Phèdre* — formant la *Syzygie eschatologique* ¹ *Sophia-Khristos* ², s'opposant à la *Syzygie cosmo-anthropogonique Tiamat-Apsou*.

Au commencement était le Verbe, mais il était masculin et féminin.

1. Des fins dernières de l'Homme et du Cosmos.

2. *Khristos* signifie oint, consacré. Comme le Christ Jésus, tous les Fils-amants de la Grande-Mère l'étaient.

L'esprit jungien

La psychanalyse traditionnelle avait tenté de réduire l'homme à une mécanique des pulsions et du refoulement. Renouant avec les anciennes psychologies mystiques tout en les explicitant scientifiquement, C.G. Jung a réinstitué l'âme dans sa place principale par le biais des archétypes et de l'inconscient collectif. Ainsi répond-il au désarroi d'une civilisation qui a perdu tour à tour ses dieux, ses mythes fondateurs et ses raisons de vivre. La collection *L'Esprit jungien* veut donner la parole à tous ceux qui, s'inspirant de son exemple et de ses leçons, dans quelque domaine que ce soit, essaient de nous aider à réaliser en nous l'Homme Nouveau, réconcilié avec lui-même et avec l'univers.

Depuis plus de cinquante ans, la psychanalyse freudienne nous a habitués au règne sans partage de la figure du père, à l'impérialisme de l'Œdipe et à la castration de la femme. C'était sans doute faire bon marché de toute l'histoire de l'homme : pendant des dizaines de milliers d'années, Dieu a d'abord été une femme. Depuis l'Inde jusqu'à l'extrême Occident, c'étaient Kali, Cybèle, Ishtar, Isis, Déméter et tant d'autres que l'on révérait, et qui conduisaient à l'évolution spirituelle et psychique de chacun.

Depuis, les religions monothéistes sont apparues, et avec elles l'idéologie patriarcale. Cette idéologie tombe aujourd'hui en lambeaux ; et en scrutant les anciens cultes féminins, en dessinant les contours de *la femme essentielle*, Pierre Solié renouvelle toute la tradition psychanalytique en l'adaptant à nos besoins. Des hippies au phénomène écologique, c'est la figure de la Grande-Mère Terre, la Nature, qui s'éveille de son sommeil millénaire.

Et il était nécessaire, pour remplacer le fils œdipien défaillant, de situer une thématique des Fils-Amants de la Mère qui se multiplient sous nos yeux.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00275467 1

collection dirigée par joëlle de gravelaine et michel cazenave

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

